

Chantal Belfort

Psychanalyste

Les mots pour en dire



Le mot, substantif masculin nous donne à entendre un son ou des groupes de sons, articulés ou figurés graphiquement et qui constituent une unité porteuse de signification à laquelle est liée, dans une langue donnée, une représentation d'un être, d'un objet, d'un concept. Le mot peut être envisagé de nombre de points de vue. Du point de vue de sa structure il est le mot alphabétique, le mot composé, le mot dérivé, le mot phrase, le mot racine... Il peut être aussi considéré selon ses caractéristiques morphosyntaxiques tel le mot variable, invariable, contracté, fléchi... ou du point de vue de son origine, de sa filiation, de son évolution comme les mots étrangers, les mots voyageurs. Il est pris comme mot populaire formé selon une évolution phonétique non contrariée à partir d'un mot latin ou étranger. Ou, au contraire, ce peut être un mot savant formé directement sur un mot latin, grec ou étranger, un mot d'emprunt, un mot indigène. Envisagé du point de vue de sa fonction, nous repérons le mot grammatical, le mot-outil. Dès lors qu'il est considéré selon son usage il est un mot nouveau, un mot à la mode, fréquent, rare thématique, précieux, technique, vieilli, désuet, vivant, inusité... Le mot, avec ses multiples facettes s'appartient de la langue et du langage. Il est l'outil incontournable de la communication, écrite ou orale. Utilisé pour en dire, en transmettre de notre pensée, il est l'un des souverains qui règnent sur la vie quotidienne du sujet. Il fait représentation de sa pensée et oeuvre dans la relation de l'un à l'autre. Dire « stylo » permet de matérialiser la représentation de cet objet et devient un moyen de reconnaissance commun au grand nombre. Ainsi en est-il pour un concept, un être, voire un analysant qui, lors de son expérience analytique, s'essaye à la rencontre avec lui-même à travers l'expression verbale de ses pensées conscientes, mais surtout de celles absentes, façonnées en refoulé, de celles issues de l'inconscient, deuxième souverain qui contrôle la vie de l'être de manière irrépressible et méconnue. Il est de l'absence à être dénié par un grand nombre, mais il reste forcément très présent d'être nommé dans son absence. Le langage est cette faculté qu'ont les hommes d'exprimer leur pensée et de communiquer entre eux au moyen d'un système de signes conventionnels que sont les mots écrits, parlés, chantés, murmurés, chuchotés. Pour l'auteur, du moins connu au plus célèbre, les mots servent à raconter, décrire en littérature, à débattre en philosophie ou en politique, à controverser en religion, à imaginer en poésie ou à en jouer comme le disait Boris Vian (1) ou comme le faisait Picasso dans sa peinture en y introduisant les mots dès sa période cubiste :

avec le « JOU » de « journal » (2), le « Notre avenir est dans l'air » (3) ...Il jouait ainsi, à sa façon, avec les mots et leur ordonnancement dans l'espace. Les mots peuvent donc être ainsi livrés selon la structure que l'auteur souhaite leur donner dans son rapport à l'autre, au temps et à l'espace. Il reste un élément qui appartient à un ensemble qui fait phrase, puis discours.

Au regard du mot considéré comme élément d'un discours, nous pouvons avancer que les mots se donnent pour dire, pour en dire et plus particulièrement dans l'espace de l'expérience analytique. D'un discours qui fait récit d'un quelque chose ou d'un quelqu'un au discours analytique, les mots adoptés semblent les mêmes. C'est leur ordonnancement dans la structure de la phrase qui semble faire la différence quant au sens qui s'en extrait. Le lecteur du texte ou l'écouteur du discours donne, en fait, libre cours à son imagination, à ses propres représentations pour poser son interprétation personnelle quant au sens qu'il décide de donner dans sa compréhension de l'énoncé, quant aux dits de l'autre. Il fait sienne une vérité qui n'est pas forcément en rapport avec l'intention de l'auteur. Avec le discours de l'analysant, il ne peut y avoir chez l'Analyste cette propension à dire une vérité qui serait la sienne, une vérité qu'il lui serait donné de posséder concernant les dire de l'analysant, dire de l'absence, dire du manque. Le discours de l'analysant se veut, dans un premier temps, narratif de faits relatés par celui-ci aux temps passé, présent et futur, mais pourtant il ne cesse de parler d'un temps qui ne passe pas. Il raconte à l'Analyste une histoire qui n'est pas forcément historiquement la sienne. Dans la réalité, il se raconte, non de faits, mais bien d'un absent qui se présente d'être ainsi nommé à chaque mot prononcé et qui s'appareille des incongruités conjuguées au présent d'un passé réactivé sur la scène transférentielle de l'espace de l'expérience analytique. Cette narration d'une vie apparente est, telle une devanture, le semblant d'autres réalités cachées qui s'échappent peu à peu de l'inconscient de l'analysant sous forme de signifiants à décrypter par lui pour découvrir sa propre réalité, sa propre vérité. L'Analyste, héraut conscient de la mascarade du semblant, est en place de mettre l'analysant face à lui-même jusque vers son dévoilement de l'être qu'il est, jusqu'à se nommer de je suis. Ainsi donc, d'une histoire que l'analysant raconte à un Autre, nous pourrions franchir le pont vers une histoire autre, de l'absent, qu'il se raconte à lui-même. Ce qui fait manque n'est pas du règne de l'histoire chronologique, elle n'est peut-être même

pas d'une réelle histoire. Elle est, simplement. Dès lors que dans le dire de l'analysant il ne s'agit plus d'une histoire dans l'acceptation du terme, ne peut-on pas parler d'une non-histoire que se dirait l'analysant et de laquelle il doit trouver et donner sens, son propre sens ? Pour ce faire, il est accompagné par l'Analyste qui se tient dans cette espace en place d'un Autre qui fût et qu'il rejoue au moment de l'expérience analytique pour accompagner l'analysant dans sa recherche vers lui-même, vers son être.

Avec cet objectif méconnu, de relater sa non-histoire, l'analysant -qui ne s'en sait pas encore avant longtemps-, arrive chez l'Analyste avec son bagage de mal-être, de souffrances, de questions et même de questionnements. Qui suis-je ? Même si cette question n'est pas formulée directement, elle ne tarit pas jusqu'à la fin de l'analyse, espace de quête identitaire. Reflet d'un mal identitaire, d'une recherche à se situer dans le monde d'aujourd'hui, dans sa relation avec soi-même et avec l'autre, elle permet à l'analysant de venir au plus près de lui-même, d'une histoire qui lui fût confisquée jusqu'à sa mise à jour dans l'analyse : pouvoir entendre enfin sa non-histoire à lui racontée et l'intégrer. Ce n'est probablement qu'à la fin de son analyse, et/ou en voie de s'être Analyste, si survient le désir d'Analyste, qu'il puisse se donner un défi nouveau en énonçant ce questionnement : « De qui je suis ? ». Dans la formulation de cet énoncé, le lit identitaire semble avoir quitté l'incertitude puisqu'il se formule d'une affirmation « je suis ». De cette affirmation qui signe la structuration moïque, de l'ère du stade du miroir formateur du je à l'Oedipe, qui autorise le positionnement du je dans la scène triangulaire plus un (le phallus) (4). Ici, le questionnement se nomme du « de qui ? », d'une interrogation où le pronom relatif semble nous ramener au concept du « Au commencement était... » ! Ceci nommé, nous met dans l'attente de la révélation ! En tous cas nous cherchons une révélation en dévoilement, de celle qui dépasse l'entendement d'avoir été conçu d'une mère et d'un père. Déjà avant la conception, celui qui « je suis », -plus tard, bien plus tard-, est pensé, parlé, représenté, désiré, attendu, au point d'être déjà porté sur l'ère du déni de son être. Il est déjà du monde du « qu'en-dira-t-on ». Même pas encore de ce monde, il en est dit de lui qui ne peut réagir pour s'approprier à lui-même envers et contre le déni des autres à son rencontre : il sera ceci ou cela, il fera ceci ou cela. Désirs de l'autre, déni pour l'autre, qui trouve son prolongement dans la réalité après la naissance de « la petite », mais l'on attendait un garçon... Elle

s'appellera « Jean-Jacques » telle cette patiente qui ne sait plus où elle en est, qui elle est . L'Analyste qui en sait du désir peut revêtir le « qui » originel de l'habit du manque, du désir et forcément du langage, de celui qui par le mot nomme, fait nomination du désir, du manque, de l'autre. Au-delà, le questionnement « de qui » porté par le religieux se pourrait devenir une histoire de foi qui mènerait à une date antérieure au désir et au manque, donc forcément antérieure à la naissance. Ainsi donc, nous serions là à parler de l'âme et en conséquence de celui qui ne se nomme pas, l'Éternel, de qui je suis. !

Le sujet, quand il a inclination pour la réflexion, le questionnement, à vouloir comprendre et répondre à « qui suis-je ? » ou encore « de qui je suis ? », s'il est dans le déni de son inconscient, autant dire de son désir et du manque, il va fuir la psychanalyse. Pourtant, elle est une voie qui le rapprocherait de lui-même en le faisant s'approprier sa non-histoire qui ne parle justement que de l'absence, du manque, si éloigné de son histoire mémorielle. Il va consacrer son temps en face à face avec lui et la remémoration de ses souvenirs dans l'écriture de son autobiographie en affirmant que cela va être pour lui son analyse. Ce mouvement d'écriture, très en vogue, fait l'engouement du moment et du grand nombre, véritable phénomène sociétal qui fait dire que tout va se remettre en place tout seul en écrivant ainsi ses souvenirs d'enfance remis à la surface de sa conscience... et du semblant... Ramener à la conscience dans l'écriture permettrait d'effacer les souffrances et surtout les conflits intérieurs et ferait aller mieux, aux dires de nombre de ces autobiographistes. Mais paradoxalement, les mots de cette mémoire, immortalisés dans l'écriture, n'apportent que peu la reconnaissance attendue, attente qui forcément signe une fragilité identitaire au contraire de l'asseoir ou de la renforcer. Il serait d'en dire encore de l'écriture autobiographique qui semble donc, selon les dires du quidam, se rapprocher de l'expérience analytique dans le processus du regard du sujet par lui-même et sur lui-même posé dans les mots de l'écriture et non plus dans les mots de la parole. Et c'est ce qu'il est couramment dit : « *j'ai fait ma propre analyse en écrivant sur mon enfance...* ». Ce serait dire qu'il est question de « faire » une analyse ou de « faire un travail sur soi en analyse ». Le concept de faire ici, dans son sens de produire ou de donner l'existence, ne peut avoir sa place, semble-t-il, dans la mesure où une analyse est un espace-temps particulier où la réactivation peut s'effectuer dès lors que s'instaure une relation transférentielle générée par

un autre représenté par l'Analyste. Dans ces conditions, le sujet, nommé analysant, part à la rencontre de lui-même par la reconnaissance de sa non-histoire, de ce qui lui fût confisqué du langage et qui est toujours du manque, de l'absence, de l'incomplétude. Et pourtant, malgré ce désir, probablement issu d'une toute-puissance où règne le monde du merveilleux en déni du monde réel de l'inconscient, il semble bien que rien ne soit plus éloigné de l'expérience analytique. L'état d'écrire son autobiographie pourrait éventuellement rapprocher de celui de l'analyse didactique où l'analysant porte regard sur son vécu dans sa propre analyse passée. A ce moment, il pourrait être considéré comme en désir d'Analyste. Mais, cette volonté magique de penser que, redonner vie à son enfance passée par l'écriture, suffit à régler tout ce qui fait conflit en soi, laisse à supposer justement une ignorance profonde de ce qui règne réellement en lui. Dans *Les mots* Sartre nous invite à regarder avec lui adulte l'enfant qu'il fût et qui ne pouvait que le prédestiner à devenir l'écrivain qu'il est aujourd'hui, par l'environnement dans lequel il a grandi. L'adulte qui raconte l'enfant et les autres d'alors le fait sous une forme explicative, voire interprétative. D'une vision lucide et consciente des choses, il invoque une notion de prédestination inscrite seulement dans la lecture qu'a l'adulte qui regarde son enfance et y trouve des justifications à son état actuel d'écrivain. Personne dans ce face à face duel, présent/passé, adulte/enfant voire enfant/mère, pour faire scission au duo narcissique de l'ère perpétuée du merveilleux, de la toute-puissance. Pas de tierce personne qui puisse interférer de façon transférentielle pour accompagner la conscience du retour du refoulé et qui puisse mener au savoir de l'analysant sur son désir, sur le manque, la jouissance, l'incomplétude, le monde en inconscient qui gouverne toute la vie de l'adulte tout autant que l'était celle de l'enfant. La créativité n'est ici pas mise en cause, mais la projection et les représentations données à la production de ces oeuvres relève du semblant et ne change rien à l'état intérieur conflictuel de l'écrivain adulte qui regarde son évolution enfant. Ainsi donc, l'autobiographie relèverait davantage d'une histoire en narration que d'une non-histoire à s'être du je suis sinon du je est, faite d'un discours structuré d'incongruités à décoder qui échappent à l'écrivain qui en dit sur lui mais ne pose pas de dire avec lui.

Ainsi donc, le discours de l'analysant n'est pas un discours à déchiffrer par un sujet seul avec lui-même ou par l'Analyste, mais bien par l'analysant lui-même. L'expérience analytique est l'espace de l'analysant en quête de lui-même, de sa propre vérité. La fonction

de l'Analyste n'est donc pas celle de découvrir pour lui ou de le conseiller dans sa quête, mais bien de l'accompagner en tant que tiers qui, par cette position, facilite forcément le dévoilement chez l'analysant de ce qui le concerne et qu'il ne parvient pas à entendre et reconnaître jusqu'à parvenir à la voie de la compréhension en entendant enfin ce qu'il dit de lui par retour du refoulé. L'écrivain, autobiographique ou autre, ne peut non plus écrire la vérité de lui ou sur lui, puisqu'il reste confisqué de ce qui fait absence pour lui depuis sa structuration dans l'enfance. Il ne peut parler ou écrire que de ce qui fait mémoire en conscience. Le déni de l'inconscient permet de faire l'économie d'une recherche qui demande un investissement important et profond pour un analysant. Mais dans le même temps, il permet d'entretenir l'ignorance sur soi d'une réalité de l'incomplétude qui pourtant peut ramener au simple et permettre de gérer les angoisses liées à la toute-puissance, monde de l'infinitude qui ne peut qu'être de l'inaccessible.

(1) « *Je me demande si je ne suis pas en train de jouer avec les mots... Et si les mots étaient faits pour ça ?* », Boris Vian.

(2) Dans *Nature morte à la chaise cannée* par Picasso, 1912.

(3) Dans *Les Coquilles St Jacques*, Picasso, 1912.

(4) Voir le « schéma R » de Lacan.